

## En marge du Congrès de Bordeaux

## LE COMMANDANT RENÉ TITEUX

### l'un des premiers élèves de l'École Moderne

Un pétrolier B.P., commandé par René Titeux, est en route pour le golfe Persique. Je ne pourrai donc pas vous présenter mon ami au congrès de Bordeaux.

Aux temps héroïques de la C.E.L., alors que nous n'étions en France qu'une douzaine à imprimer un tout petit journal, j'avais une classe mixte d'une quarantaine d'élèves.

Parmi eux, René, à qui son maître avait dit : « Tu as une tête de cochon : tu n'auras jamais ton certificat. »

René, en effet, trapu et indépendant, s'était buté à bloc contre un instituteur autoritaire, et sa cause semblait perdue.

De mon côté, en proie à tous les cours, je dus (au sens propre), tirer mon plan. Je me dis alors que les plus grands élèves pourraient tout aussi bien étudier en classe qu'à la maison. Je serais sûr ainsi que le travail serait bien fait, et... pendant ce temps-là, je serais tranquille.

J'ai donc pris auprès de moi Denise et René, les deux bons camarades et candidats. Et ensemble, nous avons fait notre Plan de Travail...

... Manière de parler, car nous avons compté les pages des manuels, divisé par le nombre de semaines, et établi une répartition par semaine. C'était plutôt du calcul vivant. Mais cette première vue d'ensemble bien claire, avec élimination impitoyable des parties inutiles, avait immédiatement accroché mes deux élèves. René allait s'entêter au travail avec autant de constance qu'il avait pu en donner à la résistance.

Et vous vous dites en souriant, à mon adresse : « Tu les avais eus, et tu ne te foulais pas. » C'était alors mon opinion. Mais bien vite j'ai compris que seul comptait l'effort personnel vers un but bien précis, et j'ai senti un autre défaut capital du manuel : les leçons trop longues avec trop peu d'exercices mal gradués. C'était un premier pas, et un bon.

Aujourd'hui encore, je me révolte de voir des élèves (surtout au collège), passer à l'école de longues journées à écouter ou à réciter, pour faire à la maison le vrai travail d'entraînement pour lequel ils sont si mal préparés.

Mais qui donc était René ? L'enfant d'un ménage d'ouvriers mal payés et désunis par-dessus le marché. Les parents avaient fini par se séparer. René avait pris le parti de sa mère, et ne voyait son père que lorsqu'elle lui recommandait d'y aller « quand même ».

Donc, mes candidats, à part quelques courts contrôles dans la journée, et le contrôle final de l'après-midi, travaillaient seuls. Et mon René avait pris le taureau par les cornes. Il eut tout de suite conscience de ses progrès et il se rendit compte qu'il était bon à quelque chose. Puis il sentit nettement ses forces et comprit qu'il pourrait arriver à faire sa vie, qu'il pourrait le prouver à son père et aider sa mère au maximum. C'était là une motivation solide, sinon pédagogique.

Après le certificat, il me demanda donc de le préparer aux Bourses. Le père refusa de signer la demande, qui restait cependant valable. Mais ce fut la rupture totale entre René et son père.

En cours d'année, nous avions tellement d'avance qu'à tout risque je demandai le programme des bourses 3<sup>e</sup> série. J'avais l'impression de commettre une folie, mais j'en parlai à sa mère. Elle me dit : « Il ne faut pas y compter. Jamais il ne sera reçu. Il ne fait rien chez nous. Il prend tout juste un livre pour garder la chèvre. Ça, pour lire, il lisait tout le temps. Mais croyez-vous qu'il sera reçu au premier examen, seulement ? » J'essayai d'expliquer que la journée de René était bien remplie, et qu'à part un peu d'étourderie, j'avais confiance en lui. Elle me dit alors : « Ça ne coûte toujours pas grand-chose d'essayer ! »

René réussit son premier concours. Il nous restait trois semaines pour passer le suivant. Immédiatement, nous voici encore avec nos manuels. Nous éliminons tout ce qui a été vu déjà dans le programme précédent, et René repart.

Le jour du concours, je me revois, seul instituteur (et de quel petit village) aux côtés des directeurs d'écoles importantes et de l'Inspecteur d'Académie. Et je revois René, à l'oral, faire une démonstration de géométrie comme un professeur, puisqu'il avait eu la maîtrise de ses études. L'examinateur le poussa jusqu'où il put, mais sans le désarçonner. Le jury crut bon de lui voter des félicitations publiques. Mon René souriait à peine. Mais il était heureux : il se sentait sûr de sa forme et maître de lui.



C'est à la fin de cette année-là que j'ai quitté l'enseignement public pour une « Ecole Nouvelle », parce qu'elle était située dans un climat que la santé de ma femme exigeait.

« Je voudrais bien aller avec vous, me dit René.

## L'EDUCATEUR

— Mais tu ne vois pas où je vais, dans le midi, presque à 100 kilomètres de Bordeaux ?

— Ça ne fait rien.

— Mais... et ta mère ?

— J'irai avec vous. Elle veut bien.

Nous étions donc amis à ce point ? Je ne pouvais pas y croire, et je me disais bien que « ça allait se tasser ».

Le soir, quelqu'un frappa à la porte. C'était la mère de Denise :

« Vous ne devineriez jamais pourquoi je viens vous trouver ?

— Alors ?...

— Denise voudrait bien partir avec vous, au mois d'octobre.

— Hein ? Elle aussi ?

— Oui, je comprends bien que ça vous étonne. Mais vous savez, elle a l'air d'y tenir. Et je crois que cela lui ferait un grand bien. Elle n'est jamais sortie de notre « trou ». Puisque René va avec vous... ils ne s'ennuieront pas. J'ai vu madame Titeux. »



Notre nouvelle école, un internat, malgré les prétentions de haute moralité et de bienfaisance dont elle se parait, constituait un milieu socialement très défavorable. Les élèves, ordonnés et calmes en classe, devenaient anarchiques et impossibles dès que le travail était terminé, et j'étais plus fatigué, le soir, de vivre dans ce milieu que de faire ma classe.

Mais René, Denise et moi, nous nous tenions les coudes au milieu de la meute. Notre amitié se renforçait à même le travail, lorsque, tous les trois nous étions assis à la même table, par exemple en faisant de la chimie avec un jeu de formules. C'est Denise qui bientôt contait sans honte un acte déplacé du directeur à son égard, et qui, plus tard, refusait tout net de continuer ses études dans une école à cause de la conduite d'un professeur dont l'enseignement souffrait. Elle n'avait pas de chance de ce côté.

Quant à René, dès qu'il avait aperçu la mer, il avait été la victime brutale d'un coup de foudre. Il était très vite devenu un nageur extraordinaire et il n'avait plus qu'une idée : faire sa carrière dans la marine. Sa mère, qui était venue avec nous comme cuisinière, en était inquiète.



Au bout de l'année, avec ses Bourses 3<sup>e</sup> série, René avait encore un an d'avance pour l'entrée à l'École P.S. de Marennes. Je le conduisis un matin à mi-chemin et lui souhaitai bonne chance. Il me répondit :

« Ça ira, tu verras ! »

Ce n'était pas la première fois qu'il me tutoyait. C'était arrivé un jour sur la plage. J'en avais reçu un coup direct en plein cœur. Mais c'était si justifié, si naturel de la part de ce grand gars si évolué et si personnel ! J'en avais éprouvé aussitôt une grande joie. Et cette joie se renouvelait chaque fois, car je ne m'y habituais que peu à peu.

Le directeur de l'École m'écrivit alors qu'il valait mieux malgré tout que René reparte à zéro, à cause des matières qu'il n'avait pas vues. Je m'y attendais, et c'était vraiment mieux ainsi.

Pour la deuxième année, René demanda naturellement à entrer en section maritime. Son choix était fait.

A ce moment, je lui écrivis qu'il lui fallait encore une fois réfléchir : s'il se mariait, il ne serait presque jamais chez lui. Sa réponse fut claire : que pouvait-il faire d'autre et de mieux dans la vie que d'être marin ?



Plus tard, je ne reçus de lui que des nouvelles rares. Tout d'abord, une lettre me disant entre autres :

« J'ai échoué à mon examen de lieutenant. Une étourderie, naturellement. La prochaine fois, je réussirai. »

C'est ce qui arriva. Plus tard, il passa capitaine, puis commandant.

Et, entre temps, René s'était marié à une institutrice. Au début, c'était la séparation à peu près continue.

La guerre venue, j'ai été mobilisé, et j'ai dû laisser ma femme malade dans une maison de repos. J'étais séparé de mes parents par une limite de zone.

C'est à ce moment que je trouvai le secours moral le plus précieux, car Mme Titeux était pour moi une véritable marraine de guerre.

Après la guerre, elle quitta l'enseignement, pour être plus longuement avec son mari, dès qu'il mettait pied à terre.

Maintenant, elle a le droit de suivre le Commandant. Elle s'est donc embarquée avec lui dans la direction du Golfe Persique pendant qu'à Bordeaux, nous préparons le bonheur de milliers d'enfants.

Telle est l'histoire d'un homme à qui on avait assuré, autrefois, qu'il n'était bon à rien, et qui avait tout en lui pour réussir.

Pour la terminer, souhaitons bonne traversée aux deux voyageurs !

Roger LALLEMAND.